

Du régional à l'universel **Un excellent roman de la mémoire**

Daniel Poliquin, *Visions de Jude*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 301 pages

Michel Gaulin

Numéro 60, janvier 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, M. (1991). Du régional à l'universel : un excellent roman de la mémoire / Daniel Poliquin, *Visions de Jude*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 301 pages. *Liaison*, (60), 17-17.

Du régional à l'universel

Un excellent roman de la mémoire

Par Michel Gaulin

Daniel Poliquin vient de remporter, pour **Visions de Jude**, le grand prix littéraire du *Journal de Montréal*. C'est un hommage mérité à une œuvre à la fois riche et complexe dans laquelle l'auteur relève allègrement le difficile défi qui consistait à couler la dimension outaouaise de son imaginaire dans une réflexion plus vaste sur la condition de minoritaire et les raisons qui font que, depuis que le monde est monde, l'immense majorité des êtres résiste si mal aux chants de sirène de l'amour.

Visions de Jude se présente sous la forme de quatre récits de femmes ayant toutes en commun d'avoir subi trop volontiers l'immixtion dans leur vie du personnage éponyme, l'irrésistible Jude Raphaël, universitaire de haut vol, directeur d'un mystérieux Institut arctique, grand dieu des mers et du Nord.

Mais ces quatre femmes, dont les vies, d'ailleurs, s'interpénètrent, partagent aussi, de par leurs origines, le statut de minoritaire. Marie Fontaine et sa fille Véronique, dont les récits encadrent les deux autres, sont franco-ontariennes; Maud Gallant est, comme son nom le laisse deviner, acadienne; enfin, madame Élisabeth, la logeuse de la Côte-de-Sable, vers les mains (et le lit) de qui convergent tous les fils de l'intrigue, est d'origine ukrainienne.

De ces quatre personnages féminins, Maud et madame Élisabeth sont assurément les plus denses. Venue à Ottawa depuis le rang au nom hautement symbolique de la Déchirure, Maud-à-David-à-Salomon est celle sur laquelle l'emprise de Jude sera la plus tenace. Mais entre les réapparitions de ce dernier, elle fréquentera aussi un Juif montréalais, des Noirs de Philadelphie, un Turc et des homosexuels de divers plumages avant de jeter son dévolu sur un Afghan « rebelle et chauffeur de taxi » qui lui fera une fille à qui, douce ironie, elle donnera

le nom de la muse de l'Histoire, Clio. Quant à madame Élisabeth, son état de logeuse à Ottawa apparaît bien terne tant en regard de la vie aventureuse qu'elle a menée depuis son Ukraine natale que des identités diverses et souvent divergentes qu'elle a dû, pour survivre, sciemment assumer : pupille du Parti communiste, maîtresse du sous-gouverneur militaire allemand de Kiev avant de l'être d'un beau lieutenant SS à Cologne, puis épouse légitime (et veuve) d'un diplomate canadien aux origines ukrainiennes savamment dissimulées, avec qui elle a été un moment en poste en Afrique du Sud. Intelligente et lucide, elle sait qu'elle a été « un petit rouage » dans la machine de mort nazie, comme elle sait que ce qu'elle voyait se dérouler sous ses yeux en Afrique du Sud était mal : « Je savais que c'était mal, je fermais les yeux sur cet esclavage légalisé, je savais et je ne disais rien » (page 196).

Pour chacune de ces femmes, Jude demeure une énigme et *a fortiori* en ce qui a trait à ses origines. Mais, au hasard des confidences échappées, au hasard surtout de l'omniscience de madame Élisabeth, on finit pas rassembler les pièces du rébus. Comme les femmes qu'il a prétendu aimer, Jude est lui-même un minoritaire, d'ascendance acadienne par sa mère et métisse (l'ombre de Louis Riell) par son père. Il a passé son enfance au 240 de la rue Wilbrod, cette maison qui fut, à une autre époque, celle des Lantagnac de l'abbé Groulx. Il est issu d'une famille de sept enfants (chiffre biblique), à l'intérieur de laquelle alternent les noms à résonance israélite et d'origine chrétienne. Il ne s'est jamais remis de la mort de son frère jumeau, Benjamin.

Il y a là assez d'éléments pour faire de Jude, selon l'expression de l'excentrique mais perspicace professeur Pigeon, lui-même pensionnaire et amant répudié de madame Élisabeth, « un maudit de l'Histoire qui a résolu

de se venger » (page 276). Mais c'est à Maud Gallant, celle qui le connaît si bien, qu'il reviendra de nous livrer ce que je considère quant à moi la clef de l'énigme : « La seule misère profonde et incurable que je lui connaisse », observe en effet Maud, « lui vient de son intelligence mémoriale. [...] cette mémoire qui a si bien servi sa carrière et sa gloire [...] est une plaie vive, un champ de mines qui explose au moindre choc avec le souvenir haï » (pages 159-160).

On le voit, on est en présence ici d'une œuvre toute en clins d'œil, en ambiguïtés savamment entretenues, en manifestations d'une très vaste culture (qui est aussi mémoire) et qui donne enfin au roman d'inspiration outaouaise ses lettres de noblesse en l'élevant au rang de l'universel.

Daniel Poliquin, **Visions de Jude**, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 301 pages.

Daniel Poliquin

